

OU EN EST LE MOUVEMENT LITURGIQUE?

Un des traits marquants de la vie religieuse française dans l'immédiate après-guerre a été le départ d'un mouvement liturgique. Déjà, les dernières années de l'occupation en avaient vu au moins une première esquisse. Les facteurs principaux de ce renouveau sont même notablement antérieurs. Mais il semble qu'il ait fallu le grand désir général de rajeunissement de toutes les activités françaises qui suivit la libération pour en provoquer la véritable mise en route. A cet égard, notre mouvement liturgique se présente comme un aspect particulièrement intéressant du vaste effort de réforme et de création qui a marqué les années 1945-1946. Par suite, il n'est pas étonnant que de cet effort il manifeste et les bons et les moins bons côtés. Au moment où nous voici parvenus, où, en tout domaine, on constate une décanation de ce qui fut soulevé par l'effervescence de ces années-là, il est bon, en ce domaine comme en d'autres, d'essayer de faire le point.

Un tel effort s'impose très particulièrement à *La Maison-Dieu* et au C.P.L. L'une comme l'autre sont en effet apparus dans la conjoncture que l'on vient de rappeler. Une sympathie profonde avec tout ce qui a commencé d'y prendre forme nous est donc très naturelle. Mais quelle sympathie peut prétendre être de quelque utilité si elle ne s'efforce pas d'être critique ?

Avant d'entrer dans un essai de bilan des réalisations et des possibilités actuelles du mouvement, il peut être bon

d'essayer au moins de préciser exactement la place que le C.P.L. y a occupée dès le début et qu'il y occupe aujourd'hui. Il serait ridicule de notre part de partager l'illusion de Chantecler, s'imaginant que c'est son « cocorico » qui fait lever le soleil. Tout était prêt, encore une fois, quand le mouvement liturgique s'est produit, pour qu'il se produisît. Faute du C.P.L., il aurait sans nul doute trouvé d'autres canaux. De fait, il les a trouvés, et ce serait une illusion d'optique que de s'imaginer que le C.P.L. représente, contrôle, ou même simplement influence l'ensemble des recherches et des initiatives dans notre pays.

Il n'en est pas moins vrai que, par ses congrès ou sessions, par sa revue, par ses publications, par sa seule existence, le C.P.L. a constitué très tôt, fidèle à son titre, un « centre » dont on ne voit pas actuellement l'équivalent ailleurs. Ne serait-ce que comme organe de regroupement, de contact, d'information mutuelle entre les diverses tendances, il a joué et joue sans doute de plus en plus un rôle considérable. Il reste qu'il serait bien erroné de croire qu'il a prise, non seulement sur l'ensemble de l'Église de France, mais même plus modestement sur l'ensemble des gens qui, comme on dit, y « font de la liturgie ». Même en des milieux où l'on utilise abondamment les outils qu'il procure, on est très loin de se rallier à ses orientations. Inversement, on est parfois surpris de constater l'accueil qu'ont telles ou telles de ses productions là où il n'a pu prendre encore aucun contact direct.

Essayant de faire le point du mouvement liturgique comme tel, sans jamais oublier la présence, à certains égards sans analogue, du C.P.L., nous ne saurions donc nullement nous en tenir à ce qu'il fait, ce qu'il essaye ou ce qu'il souhaite. Même la portion de la réalité liturgique française qui touche est bien loin de lui appartenir; à plus forte raison ne saurions-nous méconnaître les zones assez vastes où il n'a que peu ou point d'accès. Dans le tableau que nous allons tracer, il sera donc souvent à l'horizon, assez souvent dans l'un des premiers plans, mais jamais, pas même dans ces derniers cas, ce ne sera lui qui fera l'objet de notre examen. Ce n'est pas ce qu'il a fait ou ce qu'il se propose de faire qui nous intéresse ici. C'est ce qui se fait en France en général, avec lui, contre lui ou sans lui.

I

Pour prévenir, non seulement les malentendus, mais les interrogations oiseuses, nous dirons en commençant que nous ne nous sentons à proprement parler ni optimiste ni pessimiste devant la situation actuelle. Ce qui nous y paraît le plus évident, c'est son caractère fluide. Côte à côte, elle révèle des éléments très prometteurs, d'autres plus ou moins inquiétants. Nous souhaitons que les premiers arrivent définitivement à l'emporter sur les seconds. Mais, n'étant pas pourvu du don de prophétie, nous ne nous flattons nullement de dire ce que sera l'avenir.

Nous essaierons donc, tout d'abord, de discerner les éléments qui nous paraissent les plus positifs. On fera bien de ne jamais en oublier la présence, robuste et agissante, quand il faudra venir à des aspects moins réconfortants.

Le premier point qui frappe, dans ce mouvement liturgique somme toute récent, c'est son caractère vital, pastoral ou missionnaire. Ce qui avait peut-être empêché si longtemps la liturgie d'attirer chez nous l'attention, c'est qu'on y avait trop longtemps vu je ne sais quelle spécialité, pour ne pas dire quelle bizarrerie. Chinoiserie de canonistes, divertissement d'esthètes, hochet d'archéologues, telle elle apparaissait naguère encore à la plupart d'entre nous. A cet égard les choses ont complètement changé de face. L'énorme majorité de ceux, et ils sont nombreux, qui s'intéressent maintenant à la liturgie ont conscience de s'y intéresser comme à une réalité qui est au cœur de la vie de l'Église et de ses tâches présentes. La jonction du mot pastoral au mot liturgique dans le titre du C.P.L. est un indice révélateur parmi beaucoup d'autres.

Si, parmi nous, on s'occupe tant de la liturgie aujourd'hui, c'est parce qu'on a cessé d'y voir simplement « le culte extérieur et officiel de l'Église », comme disaient les vieux manuels. On y voit au contraire à la fois la source et l'expression de sa vie la plus profonde et de sa vitalité la plus conquérante. On ne soulignera jamais trop l'importance et le prix d'une telle découverte.

Avec elle va de pair ce que j'appellerais le besoin de vérité, de réalité. La liturgie n'apparaissant plus comme

une institution plus ou moins conventionnelle, ni comme un jeu de raffinés, ni même comme une spiritualité de chapelle ou un monument d'un passé qui ne nous toucherait plus, on ne peut plus admettre davantage toutes sortes d'inconséquences qui, naguère, paraissaient aller de soi. On n'accepte plus qu'un rite soit une forme vide. On ne supporte plus qu'un symbole soit factice. On ne tolère plus qu'une formule reste lettre morte.

Les conséquences s'étalent sur une gamme très large. Cela va du rejet des faux cierges au refus de dire le matin ce qui est prière du soir et le soir prière du matin. La volonté de comprendre ce qu'on fait et de le faire sérieusement est partout présente. On ne veut plus qu'un acte de culte collectif se réduise à la combinaison d'un spectacle pour la masse des laïcs et d'une dévotion privée pour les prêtres. On a en horreur une récitation des textes, une expédition des cérémonies liturgiques qui les assimilerait, ou paraîtrait les assimiler, à je ne sais quel exercice de magie enveloppé dans une représentation d'opéra. Inutile de détailler davantage ce qui est à la fois chose si élémentaire et si importante.

Redécouvrant ainsi la vraie signification du culte de l'Église, il est normal, par réaction contre des formes abâtardies, peu ou point liturgiques, qu'on éprouve alors une volonté de virilité, de simplicité saine et substantielle dans la religion. On peut noter ici d'ailleurs un exemple de causalité réciproque. Il est certain qu'un dégoût de toute espèce de sentimentalisme pieux a été provoqué par le renouveau que nos mouvements de jeunesse, soit le scoutisme, soit les différentes formes de l'A.C.J.F., ont apporté à la formation chrétienne. Cette réaction a été elle-même un des plus puissants facteurs du retour à la liturgie. Mais, ensuite, la redécouverte de la liturgie n'a pas peu contribué à l'éclairer et à la confirmer. On ne peut pas à la fois faire son livre de prières du Missel romain et bêtifier sur le « bon Dieu » et le « petit Jésus ».

La même causalité réciproque est manifeste dans la restauration du sens collectif de la piété chrétienne. C'est la méditation des thèmes liés au « Corps mystique » dans l'Action catholique qui a ramené à une intelligence plus profonde de la liturgie, mieux qu'aucun autre courant d'idées. Mais ces thèmes ont été comme nourris et comme vitalisés

par ce que j'appellerais l'expérience d'une vie liturgique plus authentique. Des célébrations eucharistiques comme celles qui sont maintenant le foyer de nos grandes manifestations catholiques nationales sont un exemple particulièrement significatif de ce double fait. Dans la liturgie, et avant tout dans la liturgie eucharistique ranimée, on apprend à découvrir son prochain dans le Christ, en même temps que le Christ dans le prochain. On comprend qu'une paroisse, qu'un groupe d'apôtres est une réalité une par l'audition commune de la Parole de Dieu, la participation à la prière de l'Église et surtout l'oblation et la communion collectives.

On atteint les régions à la fois les plus profondes et les plus larges où l'actuelle renaissance du sens de l'Église coïncide avec le mouvement liturgique en relevant l'apparemment de ce dernier avec le mouvement biblique. C'est assurément un des facteurs de santé les plus remarquables de l'un et l'autre que cette conjonction. Un mouvement biblique qui ne se développerait pas au sein même de la tradition vivante de l'Église, qui ne s'accorderait pas avec un effort pour reprendre conscience de cette tradition, pourrait présenter au moins autant de dangers que d'avantages. Mais comment, au contraire, le retour à la Bible s'entourerait-il d'une meilleure garantie que lorsqu'il se développe à l'intérieur d'un retour à la liturgie qui, selon l'expression si forte de Pie XI, demeure « le principal organe du magistère ordinaire de l'Église » ? Inversement, si l'on veut prémunir le mouvement liturgique contre le danger de superficialité, si l'on veut qu'il soit foncièrement doctrinal, et d'une doctrine non pas plaquée du dehors, mais développée du dedans, que proposer de mieux qu'un effort d'approfondissement de cette Parole divine qui remplit la liturgie et dont les formes de pensée restent celles-là mêmes que la liturgie maintient vivantes parmi nous ?

Un trait de plus dans la situation présente paraît de nature à favoriser au maximum la conjonction heureuse entre Bible et liturgie : c'est la redécouverte des Pères de l'Église qui distingue également le moment où nous sommes. Une familiarité retrouvée avec leur conception vécue du christianisme est ce qu'on peut souhaiter de plus propice à une compréhension de la Parole divine selon les lignes où la liturgie non seulement l'interprète, mais, peut-on dire, la

met en œuvre. Ceci n'est pas vrai simplement d'un point de vue historique, encore qu'il soit bien évident que la liturgie, dans ses éléments principaux, étant un produit de l'âge patristique, la meilleure manière de la comprendre, et de comprendre en particulier la façon dont elle use de la Bible, reste de s'initier à la manière dont les Pères la comprenaient eux-mêmes. Ce point de vue, toutefois, est insuffisant, car, dans l'Église, les Pères sont bien plus que de simples témoins d'une phase de son passé. Ils sont les témoins permanents des grandes réalités dont parle la Bible, et, comme c'est de ces réalités que la liturgie est pleine, c'est à ce titre qu'ils seront toujours pour nous les introducteurs privilégiés à la tradition vivante, c'est-à-dire à la vie continuée dans l'Église de ces réalités, de la réalité du mystère chrétien qui fait l'unité du dogme en même temps qu'elle est l'âme de la prière et du culte de l'Église.

Ceci nous amène à un dernier facteur de confiance et d'espoir, qui est la redécouverte du sens vivant, actuel, de la tradition, redécouverte tellement liée elle aussi au renouveau liturgique. C'est ici qu'on mesure combien la rencontre des divers éléments qu'on a relevés est loin d'être fortuite. Il y a une certaine manière d'accepter l'Église du dehors, comme une carapace, un garde-fou, à moins que ce soit comme une sorte de bureaucratie religieuse qui pense et agit pour nous. Même quand elle prend des formes d'obéissance rigide, combinées avec une dévotion exaltée, une espèce de chauvinisme spirituel, cette acceptation de l'Église est un des plus grands dangers qui puissent la menacer. Si l'Église, au cours du XIX^e siècle notamment et du début du XX^e, a pu paraître si faible parfois, c'est parce qu'un tel type d'acceptation y a semblé à trop de chrétiens être l'idéal. La très médiocre valeur de ces dehors de soumission extérieure absolue, du point de vue de la fidélité profonde, ne s'est que trop révélée dans des crises comme celles de l'Action française. On n'est pas fidèle à l'Église de la manière qu'on peut être fidèle à une compagnie d'assurance, c'est-à-dire en lui laissant le soin de prévoir et d'agir à notre place. Encore moins lui serait-on fidèle par une obéissance servile, mais sans intelligence et sans âme, qui prendrait pour modèle celle que demandent les États totalitaires. On est fidèle à l'Église, au contraire, quand on sait

que toute notre vie procède de la sienne, quand on s'ouvre, par conséquent, aussi largement et profondément qu'on le peut à toutes ses sources de vie, en même temps qu'on lui apporte en retour, avec une confiance joyeuse de fils, tout ce que ces sources font fructifier en nous, pour qu'elle le corrige et l'améliore, sans doute, mais aussi pour qu'elle y consacre ce qu'elle y reconnaîtra d'elle-même, sous les formes les plus neuves parfois et les plus hardiment créatrices. C'est ce sens de la tradition, comme d'une réalité vivante, où nous puisons toute notre vie, mais qui vit aussi et prolonge et étend sa vitalité en nous et par nous, que nous voyons renaître aujourd'hui. Face aux tâches immenses que l'époque impose à l'Église, quelle renaissance pourrait être plus précieuse que celle-là ? De la liturgie, comme des Pères et de l'Écriture, elle tire sa sève. Mais, en revanche, c'est elle seule qui peut nous assurer que la liturgie, comme les Pères et l'Écriture, ne seront pas pour nous des jouets dont nous nous amuserons une heure, des curiosités qui nous fourniront des expériences rares ou des sujets d'études inédits, mais des sources, des sources où c'est l'Esprit de Dieu qui jaillit, en nous et pour le monde, en vue de l'éternité.

II

Quand on se met, après avoir rassemblé les considérations favorables qui précèdent, à réunir les points noirs, on a vite l'impression de retomber en grande partie sur les mêmes choses. Ceci n'est pas tellement étonnant. On peut dire de bien des personnalités riches et vigoureuses qu'elles ont surtout les défauts de leurs qualités. C'est ce qui se vérifie également dans le cas présent.

Revenons d'abord sur ce que nous disions en commençant de la liaison entre les origines immédiates de notre mouvement liturgique et le vaste élan de réformes qui souleva la France, et pas seulement la France catholique, en 1945-1946. Dans le domaine religieux comme ailleurs, quand on reprend tout ce qui fut agité alors, on ne peut nier qu'on en retienne une impression assez mélangée. Nous ne voulons faire de peine ici à personne, et c'est pourquoi nous ne citerons aucun des programmes retentissants de

« mise à la page » de l'Église qui, alors, fleurissaient presque à chaque semaine. A côté de vues réalistes d'une indéniable urgence et de quelques conceptions neuves, mais dont les années ont vérifié la solidité, que de pauvretés prétentieuses ! A lire bon nombre de ces productions, il faudrait croire que l'Église regagnerait les masses si les prêtres s'habillaient comme des pasteurs, si l'on plaçait des troncs discrets à la porte des églises au lieu d'y faire la quête, et surtout si l'on se mettait à prêcher un Évangile panaché de marxisme sentimental !... Ceux qui pensent que nous exagérons n'ont qu'à se reporter eux-mêmes à ce qu'on écrivait alors, et qui passait sans difficulté dans l'euphorie d'une victoire où les illusions tenaient une large place. Mais, aujourd'hui, les illusions ne sont plus et, quand on relit cette prose, elle vous tombe des mains.

Dans cette atmosphère de kermesse héroï-comique, la note si vivante que nous avons relevée dès l'ouverture du mouvement s'est enveloppée de variations dont beaucoup apparaissent comme de plus en plus discutables, mais qui, malheureusement, ne sont pas toutes arrivées au point final, il s'en faut ! Retour à une liturgie vivante et vécue, pour beaucoup, cela ne se distingue pas encore aussi bien qu'on le souhaiterait du grand départ dans une aventure de francs-tireurs. Cette expression que nous avons citée est assez caractéristique : « faire de la liturgie ». Pour bien des gens, en effet, qui, aujourd'hui, découvrent le Pont-Neuf, il semble encore qu'il s'agisse de le reconstruire comme si rien, ou si peu de choses ! ne méritait d'y subsister. Le travail liturgique ne présente ici qu'un cas parmi d'autres d'un phénomène très général. On réduit, dans certains milieux cléricaux, généralement arrivés au sacerdoce tout de suite avant ou tout de suite après la guerre¹, pastoral à missionnaire, et l'on ne se rend pas toujours compte que l'intérêt si vif, si exclusif, et d'ailleurs si sincère, qu'on porte à tout ce que revêt ce qualificatif n'est peut-être pas tout à fait aussi pur qu'on le souhaiterait. Je veux dire qu'on se sert de l'idée missionnaire pour justifier ce qu'une époque de chaos met inévitablement d'anarchique dans les esprits. La nécessité,

1. L'auteur de ces lignes en est : l'offense, si offense il y a, est donc pour lui tout le premier.

indiscutable, d'aller au-devant des masses déchristianisées ne doit pourtant pas servir de prétexte pour justifier *a priori* toutes les fantaisies, tous les engouements superficiels et passagers. Surtout, et c'est là le point essentiel, l'effort urgent de traduction et d'adaptation, dans le champ de la liturgie comme dans les autres, ne doit jamais se confondre avec un effort de construction hâtive et hétéroclite, faisant fi (le plus souvent par simple ignorance) du donné traditionnel de l'Église et se jetant sans critique ni discrimination sur tout ce qui paraît au goût du jour.

On voit bien que nous visons ici la prolifération subite et surabondante des « paraliturgies », le fait que, pour tant de gens encore, ce sont elles qui font l'intérêt majeur (et peut-être ultime) du mouvement liturgique, le fait aussi qu'au lieu d'être pour ceux-ci, comme on l'a répété ici même tant de fois, des « liturgies du seuil », elles deviennent de simples portes de sortie.

Or, il faut le dire, un mouvement liturgique qui oublierait ou refuserait d'admettre franchement que la liturgie est traditionnelle dans son essence, que la liturgie est chose de l'Église, que la liturgie transmet à l'homme les dons de Dieu avant de pouvoir offrir à l'homme aucune expression de lui-même (et que, en tout état de cause, c'est l'homme né de nouveau et non l'homme naturel qui s'y exprime), un tel mouvement n'aurait plus de liturgique que le nom.

Faut-il dire que le mouvement liturgique, en France, aujourd'hui tend à cela ? Non, dans l'ensemble. Mais que des groupes ou des individus influents, sans toujours voir très bien où ils vont ni même savoir exactement ce qu'ils font, s'y orientent avec persistance, c'est ce qu'on ne peut nier et ce qui constitue peut-être le plus sérieux motif d'inquiétude.

On voit bien, dans ces conditions, comment les facteurs, si sains en eux-mêmes, de vérité et de virilité que nous signalions dans le mouvement, sous de telles influences, sont susceptibles de se détériorer. Sous prétexte que tels ou tels rites, telles ou telles formules, telles ou telles attitudes spirituelles, voire telles ou telles notions fondamentales impliquées dans la *lex orandi*, ne disent plus rien à l'homme d'aujourd'hui, certains sont prêts, avec une déconcertante facilité, à s'en débarrasser pour mettre à la place

les produits de leur cru parfois les plus extravagants. Ici encore, nous nous abstiendrons de citer; mais, si nous consacrons un numéro spécial de *La Maison-Dieu* aux initiatives inconsidérées, il pourrait se vendre comme un magnifique recueil d'histoires de fous.

Dans toute cette tendance qui, encore une fois, déborde beaucoup le mouvement liturgique, il y a une part considérable de simple ignorance. Mais c'est justement l'occasion de reconnaître une lacune qui risquerait de devenir grave si elle n'était bientôt comblée. Les mouvements liturgiques allemand ou belge étaient appuyés sur de solides équipes de travailleurs. Ces derniers, à la fois, savaient ce qu'est la liturgie de l'Église, étaient capables d'en dégager la théologie, et non moins capables de l'expliquer et de l'inculquer aux gens plongés dans le « practico-pratique » et risquant un peu, tout seuls, de s'y noyer. En France, où sont de telles équipes? Nous avons eu quelques très grands spécialistes de l'érudition liturgique. Plusieurs sont morts. Quelques-uns vivent et produisent encore. Mais, d'une part, ils étudient la liturgie un peu comme d'autres étudient l'archéologie babylonienne, en purs savants qui se défendraient plutôt de s'intéresser à la conjoncture actuelle. D'autre part, leurs travaux se poursuivent plutôt sur le plan de l'histoire des rites que sur celui de leur intelligence théologique. Aussi longtemps que ce manque n'aura pas été comblé, nous resterons un peu dans la situation précaire d'une armée sans bases de ravitaillement.

Ceci nous amène enfin à ce qui est peut-être la difficulté la plus profonde du mouvement liturgique. Nous voulons dire la peine que nous avons en toutes choses à ressaisir ce qu'est la tradition quand elle est pleinement elle-même, c'est-à-dire vivante. C'est tout le problème de la vraie réforme dans l'Église, qui est toujours *en même temps* retour aux sources, fidélité à l'Église d'aujourd'hui et sens de ce qu'elle doit créer de neuf pour répondre aux besoins contemporains. C'est le propre de l'Église que d'assurer la continuité d'une même vie surnaturelle au cours des âges en réalisant non seulement l'équilibre permanent, mais la jonction profonde de ces trois nécessités. Mais, pour les fils de l'Église travaillant chacun dans son secteur, ce n'est pas à dire que la réussite puisse s'atteindre toujours du premier

coup, sans essais ratés, sans gauchissements involontaires. Aujourd'hui même, la difficulté est à son comble. D'un côté, en effet, depuis le XVI^e siècle, par suite de la réaction nécessaire non seulement par le protestantisme, mais par l'anarchie intellectuelle de la fin du moyen âge, la tradition s'est gardée par force, en se durcissant et presque en s'ossifiant. Il faut d'ailleurs noter que le phénomène s'est précipité depuis deux ou trois générations. Il est incontestable que la notion que nous nous faisons des rubriques et de la nature en quelque sorte automatique de leur obligation est très récente. Un manuel de cérémonial comme celui de Mgr de Cony, officiellement utilisé dans le diocèse de Paris au siècle dernier, respire une tout autre atmosphère que ceux que nous donnons aujourd'hui à nos séminaristes. Mieux encore : il y a de Mgr de Quélen, archevêque de Paris voici un siècle, toute une série d'ordonnances liturgiques qui pourraient paraître à des lecteurs ignorants d'une hardiesse déconcertante. Elles sont, en réalité, tout simplement d'un prélat qui connaissait le droit canon comme une science et non comme une cuisine et qui savait parfaitement qu'une de ses sources est et demeure la coutume, interprétée par les docteurs, sous la sauvegarde de l'autorité. A plus forte raison ces motifs valent-ils pour expliquer la liberté apparente de certaines réflexions, voire de certains conseils positifs de Lebrun, dans son *Explication de la messe*². On se méprendrait du tout au tout en confondant cette liberté, guidée par un sens traditionnel très fort et très sûr, avec l'étrange licence qui prévaut parfois aujourd'hui.

C'est à ce propos qu'on doit déplorer l'état particulièrement lamentable de notre enseignement du droit canonique en France. Le défaut d'une formation solide sur ce chapitre donne au clergé l'idée extravagante qu'il n'y a rien que le « tout est permis », en dehors d'une application *ad litteram*, trop souvent dénuée de toute intelligence profonde, des articles du Code ou des rubriques, — ce qui aboutit tellement souvent, même quand on croit obéir, à caricaturer l'intention évidente du législateur !

Le plus grave est que ce fixisme, aussi opposé à la vraie nature du droit ecclésiastique qu'il est possible, faisant

2. Cf. réédition, coll. « Lex Orandi », Paris, Le Cerf, 1949.

apparaître la tradition comme un pur carcan, lâche la bride aux fantaisies délirantes dès que le conflit se dessine entre une nécessité présente et la lettre d'un texte qui ne l'avait pas prévue.

Il faut bien dire que certains des faits les plus angoissants se situent exactement là : entre des réactions d'autorité mal conseillées qui, pour garder intacte une réalité liturgique quelconque, la rendraient parfois non seulement intangible mais intouchable, et des initiatives individuelles de plus en plus incontrôlables. Si les choses ne changeaient pas sérieusement sur ce point, nous pourrions bien voir la liturgie mourir sous la cloche pneumatique, cependant que les paraliturgies les plus éloignées d'elle occuperaient désormais le terrain sans conteste. Nous connaissons ainsi un diocèse de France où le souci légitime de préserver le triduum pascal de transformations mal réglées a été servi par un si farouche rubricisme que, d'année en année, le nombre des paroisses s'y accroît où l'on ne célèbre presque plus aucune des cérémonies prévues par le Missel, parce qu'on ne peut pas les y célébrer telles quelles. Mais l'administration diocésaine, considérant que cela ne tombe pas sous la loi, laisse sans réaction s'installer à la place des créations souvent douteuses, parfois abracadabrantes.

Ne se rend-on pas compte que c'est tuer la loi que d'en urger l'obligation d'une manière qui revient à en supprimer l'objet ? Faut-il rappeler, comme un exemple particulièrement autorisé d'une méthode toute différente, le *Memoriale rituum* de Benoît XIII ? Pour des gens qui comprennent les choses comme ceux que nous critiquons, ce volume à chaque page « viole » les rubriques des livres officiels. Pour des canonistes, il les interprète au contraire de façon à en sauvegarder l'esprit chaque fois que la lettre est matériellement inapplicable. Ce que Pie X a fait pour répondre aux nécessités des petites paroisses campagnardes d'il y a cinquante ans, c'est exactement l'analogue de ce qu'il conviendrait de faire dans les circonstances les plus diverses qui peuvent être les nôtres.

*
**

Que conclure ? Nous avons mis en face les espoirs et les

dangers. Nous avons dit que nous nous défendions d'être prophètes et que, en cette matière, nous n'en voyions d'ailleurs pas la possibilité. Peut-être pouvons-nous ajouter tout de même une note d'optimisme finale. Il semble que la marée des créations irresponsables et irréfléchies s'étale encore, mais ne monte plus guère. C'est aussi que cette frénésie de sortir de l'Église pour s'emparer de tout ce qui l'entoure et le canoniser hâtivement, si notable naguère, commence à se calmer. Il y a eu un moment, récemment, où la découverte d'un monde trop longtemps ignoré grisait les catholiques, habitués à une atmosphère close. On croyait que l'« apostolat » n'avait pas besoin de sources, ou plutôt qu'il trouverait ses sources dans son activité même. On commence à en revenir. Il est vrai que personne n'assimile ce qu'il mange s'il ne sort pas et ne dépense pas ses forces. Mais ce serait une singulière naïveté que de croire que la meilleure manière de se nourrir est de s'agiter sans cesse, au point de ne plus avoir le temps de manger. Quand cette vérité de bon sens élémentaire se sera imposée à tous les esprits, certains exaltés qui se croient à l'avant-garde seront bien obligés de s'apercevoir qu'ils sont dépassés à leur tour. Ce qu'on voudrait, c'est qu'on ne retombe pas au *statu quo ante*, mais qu'on découvre enfin la nécessaire synthèse entre l'audace « apostolique », au sens moderne, et la fidélité « apostolique », au sens de toujours.

LOUIS BOUYER.

SESSION du C. P. L. à VERSAILLES

11-12-13 septembre 1951

**L'INITIATION CHRÉTIENNE
ET LA COMMUNION SOLENNELLE**

*Voir l'enquête sur la Communion solennelle,
pages 145-147.*